

VOISINAGES

Frédéric Jésus

Il était une fois trois voisins notoires, monsieur Blanc, monsieur Martin et monsieur Lefèvre, qui ne se parlaient jamais parce qu'ils n'avaient rien à se dire.

Chacun d'eux régnait sur un jardin de forme vaguement triangulaire. L'ensemble était disposé de telle façon que le jardin de l'un était adjacent de celui des deux autres, et ainsi de suite.

Par un beau matin sans pluie, monsieur Blanc ouvrit sa fenêtre, huma l'air et en trouva la fraîcheur à son goût. Il décida que le moment était venu de creuser dans son jardin le trou auquel il avait longtemps souhaité se consacrer, mais sans jamais s'y résoudre jusqu'à ce jour. Il s'en alla donc saisir une bêche dans l'appentis, cracha une fois au fond de sa paume droite, une fois au fond de sa paume gauche, frotta le tout et, comme s'il tenait à s'auto-congratuler sans réserve de son initiative, il renouvela gaillardement l'opération. Puis il se mit à l'œuvre.

Les pelletées qu'il arrachait à la terre meuble, jadis riche en carottes, volèrent aussitôt à un bon rythme par-dessus son épaule en suivant un trajet parabolique dûment régi par les lois élémentaires de la cinétique. En vertu de quoi, après avoir franchi la haie de troènes, elles vinrent s'écraser mollement mais sans ambages sur les rangées d'oignons de monsieur Martin — le plus pointilleux des deux voisins de monsieur Blanc — où elles s'organisèrent bientôt, selon les lois élémentaires de l'accumulation, en un assez joli monticule.

Un peu avant midi, monsieur Blanc tira une chaise au bord de son trou, déjà conséquent, et il se restaura d'un peu de fromage et de pain. Puis il s'assoupit. A son réveil, il admit sans difficulté que son labeur n'avait permis à ce stade la mise à nu d'aucun élément significatif et qu'il y avait certainement lieu de s'y adonner plus avant. Il continua donc de creuser jusqu'au crépuscule, avec les conséquences proportionnelles déjà mentionnées sur les nouveaux reliefs du jardin de monsieur Martin. Après quoi, il s'en retourna au chaud dans sa maison, tira les volets, avala un potage aux asperges et aux croûtons, se coucha tôt et dormit sans rêve.

Sur ces entrefaites, monsieur Martin, de retour nocturne de ses activités d'employé aux diurnes écritures, s'était mis à considérer longuement, accoudé à sa fenêtre, le monticule apparu dans son jardin sous la lune. Il avait entamé sous ces auspices une longue nuit d'insomnie et de supputations consacrées à l'événement.

Le lendemain matin, à l'heure où, café bu, monsieur Blanc serpentait déjà en autobus vers le centre-ville qui l'employait, lui aussi, à de menues écritures, monsieur Martin se faisait porter pâle, enfilait son bleu de travail et décidait d'éliminer toute trace d'énigme de son jardin. Et, mû par la logique de cet ardent devoir, il se campa au chevet de son potager outragé et il entreprit lui aussi de creuser un trou afin d'y enfouir les mottes étrangères advenues sur sa terre. Ce qui fut fait en fin de journée, et ce dont il résulta, impact désormais classique, que le

jardin de monsieur Lefèvre s'en trouva enrichi à son tour d'un tertre inédit.

Rentré chez lui, le soir venu, monsieur Lefèvre se montra plus flegmatique que, la veille, son voisin : il ne modifia en rien, sinon peut-être quant aux doses, l'habitude qu'il avait précocement contractée de se vouer à toutes sortes d'alcools jusqu'à une heure avancée de la nuit. Et le lendemain matin, à l'heure où monsieur Martin, rasséréné par sa modeste — mais déterminante — contribution de la veille au maintien de l'ordre du monde, avait déjà rejoint son bureau, et où monsieur Blanc, saisi d'un nouvel accès de fièvre agraire, s'était repris à vouloir approfondir son trou, monsieur Lefèvre préférait pour sa part rester coupé du monde au creux de son lit, environné seulement des jeux d'ombres de ses rêves et du tangage de ses ronflements.

Il en émergea cependant vers midi et déjeuna d'une omelette qu'il mastiqua en observant par la fenêtre l'étrange concrétion de terre étalée là comme un vieux météorite atone dans son jardin en friche. Peut-être parce que, enfant, il avait fréquenté la même petite école de quartier que monsieur Martin, lui vinrent alors coup sur coup deux idées. La première était qu'il fallait faire disparaître sans délai l'impudente nouveauté et recouvrer ainsi l'harmonie de cette brousse de chiendents qui, depuis des temps quasi bibliques, tapissait les alentours de sa maison. L'idée qui suivit fut que seul un trou aurait raison de ce désordre en l'absorbant. Du projet à l'entreprise il n'y eut que quelques pas, consacrés pour l'essentiel à se procurer au préalable quelque nouvelle bouteille pour s'en donner le courage.

Mais pendant que s'écoulait pour monsieur Lefèvre le temps de ces importantes décisions, monsieur Blanc, on l'a dit, avait aggravé ses propres recherches au fond de son trou jusqu'au point où ce qu'il y découvrait s'avérait propre à saboter sans recours ni pitié les prudentes conceptions de l'existence et du monde qu'il avait jusqu'alors sagement adoptées.

Car, à force de creuser, ce que monsieur Blanc avait fini par apercevoir, pelletée après pelletée, au cœur de son ouvrage n'était rien d'autre... qu'une source de lumière.

Un soupçon, tout d'abord ; de vagues prémices luminescentes. Au mieux : une hypothèse de colonie souterraine de vers luisants. Puis, avec le soir qui tombait — à l'heure où monsieur Lefèvre réussissait à mettre la main sur une bêche rouillée, jadis empruntée sans doute, et jamais restituée — la révélation s'était confirmée. Et plus la lumière sourdait du fond du trou, plus les causes de l'apparition, forcément, devenaient obscures.

— "Passe encore qu'il y ait des étoiles dans le ciel", se disait monsieur Blanc, "mais se peut-il qu'il y ait une planète enfouie sous la planète, et plus encore qu'un tel phénomène vienne se manifester sous la surface de MON jardin ?"

On devine aisément quelle épouvantable anarchie cosmologique venait faire tempête dans l'esprit ainsi malmené de monsieur Blanc.

Or ce n'était là que le pénultième épisode de sa dramatique aventure, car au moment précis où il balbutiait ainsi au seuil de la déraison et qu'il hésitait à cadastrer plus profond encore,

monsieur Lefèvre, lui, se mettait enfin au travail. La configuration des lopins respectifs des trois héros du voisinage étant ce qu'on a dit, et les fameuses lois de la cinétique jointes à celles du hasard faisant le reste, il advint que les pelletées soustraites à la friche de monsieur Lefèvre s'en allèrent, par-delà la haie de troènes, retomber directement au fond du trou où monsieur Blanc n'avait guère besoin de ce nouvel ingrédient pour sombrer plus avant dans le délire géologique.

Découragé, l'âme vidée de ses dernières certitudes, monsieur Blanc se laissa donc enfouir de la sorte jusqu'à l'aube et ses banales lueurs, et le secret de sa découverte fut enterré avec lui dans ce qu'il faut bien appeler l'ébauche de sa tombe.

Le soleil se colletait déjà avec de vigoureux nuages apparus sur l'horizon lorsque monsieur Lefèvre, ayant achevé ses travaux de remblai et recomposé son paysage habituel, jonché en la circonstance de quelques bouteilles vides, décida de s'accorder sous l'édredon un repos bien mérité.

Peu après, monsieur Martin, déplorant l'apparition de nouvelles déjections de terre sur ses rangées d'oignons, trouvait dans l'agacement et le soupçon le courage inhabituel d'examiner furtivement, par-dessus les troènes, les jardins de ses voisins. Constatant dans le seul jardin de monsieur Blanc l'existence d'un trou à moitié rebouché, il eut à cœur d'y renvoyer d'une pelle rageuse l'intégralité des excédents qui encombraient indûment ses propres plantations.

La pluie, tombant d'abondance tout au long des jours qui suivirent, eut vite fait d'effacer toute trace de ces fiévreux désordres. Et la police, enquêtant quelques semaines plus tard sur la disparition de monsieur Blanc, rendit à la justice un dossier vierge d'hypothèses qui fut bientôt classé sans suite dans l'indifférence générale.

Il restait donc une fois deux voisins notoires, monsieur Martin et monsieur Lefèvre, qui ne se parlaient jamais parce qu'ils n'avaient rien à se dire...

FRÉDÉRIC JÉSU

HISTOIRES BRÈVES

Voisinages - 1989

Licence (CC BY -NC-ND)



Vous êtes autorisé à publier, partager, distribuer gratuitement l'œuvre de l'auteur.

Dans la mesure du possible vous devez donner le nom de l'auteur. Vous

n'êtes pas autorisé à vendre, louer, reproduire, adapter, modifier,

transformer ou faire tout autre usage.

Courriel de l'auteur : contact@frederic-jesu.net

Site officiel de l'auteur : frederic-jesu.net

© Copyright-France tous droits réservés 2020-2021

Paris, 2020

ISBN 979-10-394-0270-5